

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 331. Londres, Vendredi 27 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

331. Londres, Vendredi 27 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[331. Paris, Jeudi 26 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[334. Paris, Mardi 31 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me lève de bonne heure. Je me suis couché de bonne heure hier, quoique j'ai dîné chez Lady Jersey où l'on dîne plus tard que partout ailleurs.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
362/48-51

Information générales

LangueFrançais

Cote870-871, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription331. Londres Vendredi 27 mars 1840

8 heures et demie

Je me lève de bonne heure. Je me suis couché de bonne heure hier, quoique j'aie dîné chez Lady Jersey où l'on dîne plus tard que partout ailleurs. J'en suis sorti à 10 heures trois quarts, et j'ai été passer un quart d'heure chez Lady Landsdowne. J'étais rentré à 11 heures et demie Lady Jersey a vraiment trop peu d'esprit pour tant d'activité et de paroles. Elle me lasse sans m'animer. J'ai revu hier chez elle la petite Lady Alice Pect toujours aussi vive et aussi bizarre, dans son parfait naturel. Elle était enfermée dans une petite robe de soie bariolé sans rien sur son cou, rien dans ses cheveux, pas le plus petit ornement, non absolument qu'elle et sa robe. Cela lui allait bien.

Nous avons là Lord Ellenborough qui me convient assez, quoiqu'il ne dise pas un mot de français. Il a l'air d'un esprit exact et sérieux. Peel en fait grand cas. J'aurais voulu aller hier à la Chambre des communes entendre Lord Stanley et Lord John Russell. Mais il n'y a pas eu moyen. Vraiment la vie n'est pas bien arrangée ici. On laisse beaucoup d'espace vide dans la journée pour tout entasser le soir affaires et plaisirs. On entend très bien le confort matériel ; mais le confort intellectuel, pas du tout.

J'attends mes lettres ce matin avec un redoublement d'impatience J'aurais pu avoir un courrier hier soir. Mais ou le débat n'a pas fini mercredi, ou l'on ne m'a rien envoyé. Lady Palmerston me disait hier matin que je n'avais pas l'air agité du tout. Je lui ai dit que je l'étais très rarement, si peu de choses en valent la peine. Elle m'a exprimé une bien vive rancune contre M. de Talleyrand si cajoleur d'abord, et longtemps avec Lord Palmerston, puis si méchant, et très activement. Voulez-vous que je vous dise au vrai où nous en sommes Lady Palmerston et moi? Nous nous plaisons en nous observant.

Les journaux m'arrivent et je vois que le Cabinet a été battu hier ou plutôt cette nuit, dans la Chambre des communes à 16 voix de majorité. Cela me paraît un gros échec. On comptait sur 14 voix dans l'autre sens. Quand j'aurai vu du monde je vous dirai l'impression.

4 heures

L'impression est que ce n'est rien comme tout aujourd'hui. Les amis du Cabinet ont été plus insouciantes que l'opposition. Beaucoup se sont absentes, ne mettant pas d'importance et ne doutant pas; par exemple Lord Charles Russell, le frère de Lord John, qui s'en est allé à la chasse. Ils auraient dû venir. Lord John aurait dû parler, mais c'est sans conséquence. L'opposition elle-même n'essayera pas de profiter sérieusement de son succès ; elle s'y pavanera sans le pousser plus loin. Elle sait très bien que si elle voulait poursuivre l'adoption définitive du bill de Lord Stanley,

elle ne l'obtiendrait pas. Les choses en resteront donc là. C'est une contrariété, point un danger.

Voilà ce qu'on dit et ce qui me paraît vrai. De Paris, je ne sais rien de Mercredi passé 2 heures. Quatre personnes, vous comprise, m'ont écrit en allant à la Chambre. Aucune n'en est sortie assez tôt pour m'en donner des nouvelles. Je vois que MM. de Rémusat, Berryer Thiers ont parlé !

On aura recommencé hier. J'attends donc toujours. La situation restera bien grave et bien vive, même si le cabinet obtient ses fonds secrets et subsiste.

Mais pourquoi n'aviez-vous pas mercredi à 1 heure, ma lettre de lundi ? La même chose est arrivée à ma mère. Le courrier était donc en retard. Il a fait ici un temps affreux mardi et mercredi. La traversée a pu s'en ressentir. On me dit aussi que la malle estafille de Calais à Paris casse quelque fois, tant elle est légère et va vite. Elle met 18 heures.

Je suis charmé que vous alliez voir ma mère. Elle ma dit votre troisième visite avec plaisir. Vous avez mille fois raison de trouver bien peu spirituel et bien peu digne de refuser la justice à un rival. J'espère bien que je ne suis pas ainsi. J'en serais honteux. Laissez-moi vous faire toucher au fin fond de mon cœur. Il est aisé d'être juste envers un rival qui mérite ce nom et qu'on accepte comme tel. Le difficile c'est de l'être envers un rival prétendu que le public vous donne et qu'on n'accepte pas. Je n'ai jamais eu un moment d'injustice envers M. Thiers. Quelques uns peut-être envers M. Molé. Au besoin, avertissez-moi. Ellice partira pour Paris, du 10 au 12 avril.

Vous répondez très peu exactement. Vous ne m'avez pas dit que le retard de l'arrivée de votre nièce ne retarderait pas votre départ. Vous voyez que je n'admets pas le doute. Mais je tiens à votre réponse. Je me suppose toujours ici. Autrement, je dirai autre chose.

Samedi, 10 heures

Voilà la question résolue résolue, comme il me convient et je crois, comme il convient. Je l'ai appris hier soir en rentrant de chez Lady Holland, par un soin très obligeant de l'éditeur à moi inconnu du Morning Herald qui venait de recevoir un exprès de Paris. Mon courrier n'est arrivé que ce matin à 7 heures Il a été retardé à Calais. La mer était très grosse. Il a mis cinq heures à passer. Les express des journaux sont venus par Boulogne. Je suis bien aise de la grosse majorité. Cela repousse beaucoup moins le gouvernement à gauche. Thiers m'écrit:

« Nous voilà établis. Mais nos soucis commencent. Jaubert et Rémusat se sont couverts d'honneur »

J'ai d'autres lettres aussi de Duchâtel et autres ; mais toutes avant le vote. Les 221 n'ont pas été aussi compacts qu'on s'y attendait espérance ou crainte. Je ne suis pas fâché que le parti conservateur se soit cru obligé de recourir à mon nom. Quelque soit l'avenir ceci est un gros échec pour M. Molé et les ultra-conservateurs.

Voilà, le 331, et je vais droit à ce qui m'intéresse le plus. Soyez sûre que ce n'est pas une phrase générale que vous écrit la Duchesse de Sutherland. C'est à Stafford house qu'elle vous attend. Je n'ai rien dit et elle ne m'a rien dit de précis à ce sujet. Mais deux fois ses paroles le tour de sa conversation ont implique très clairement que vous viendriez chez elle, que vous seriez chez elle. Ce qu'elle vous mande confirme tout à fait mon impression. Répondez-lui en conséquence. Elle est pour moi d'une gracieuseté inépuisable. Elle m'a écrit hier pour me demander quel jour je voulais dîner chez elle d'ici au 15 avril. Un célèbre docteur de Cambridge, lui a demandé de le faire dîner avec moi, et veut venir à Londres, à jour fixe, car il ne vient que pour cela. Comme elle avait signé Sutherland tout court en me disant

Mon cher Ambassadeur, j'ai cru que le billet était de son mari, et j'ai répondu Mon cher Duc & elle me récrit ce matin: « C'est moi, mon cher ambassadeur, qui vous ai écrit Henriette Sutherland. Je viens de lui répondre en lui demandant pardon de ma familiarité ; mais je la prie de garder l'amitié en y ajoutant le respect. Elle me demande un second dîner en famille, pour Mardi prochain, en attendant le Docteur Arnold qui viendra le 10 avril. J'irai. Je veux que mes habitudes soient prises à Stafford House.

Le vote m'enlèvera probablement votre réponse à mon 329. Je la regretterai. Je désirais savoir bien à fond tout votre cœur dans cette circonstance. Au fait, dites-le moi toujours. La crise est passée mais la situation reste grave, et j'aurai bien des choses et bien des personnes à ménager, pour un avenir dont on ne peut mesurer la distance. Ici le résultat fait grand plaisir. On tient beaucoup à nous, tous les jours plus si je ne m'abuse. Ne croyez pas beaucoup de votre côté à l'impression des paroles de Berryer. Il y a chez nous de vieilles humeurs, des intérêts froissés ; mais au fond, on sent que la surété est ici, & que l'amitié même un peu onéreuse, vaut mieux que la malveillance cachée même tolérante.

Vous l'avez voulu. Mon rôle ici peut être difficile, jamais embarrassant, ni pendant, ni après.

4 heures

Je rentre après quelques visites. Je viens d'écrire quelques mots à Thiers. Je fais répartir ce soir mon courrier. On est très frappé ici de la majorité. On comptera avec nous. Quel déplaisir que l'espace et la mer ! J'aurais des milliers de choses à vous dire. Je dîne aujourd'hui chez Lord Normanby. J'ai vu sa femme hier au soir pour la première fois, chez Lady Holland. Elle arrivait de la campagne. J'ai trouvé là aussi Lady William Russell avec qui j'ai un peu plus causé. Je persiste. Il n'y a pas assez de mouvement dans cet esprit si plein. Je viens d'être dérangé par le Ministre de Saxe. Je soigne la petite diplomatie selon votre précepte et il me semble qu'elle s'en aperçoit. J'en ai eu six hier à dîner, entr'autre, M. de Neumann et M. Kisselef qui ont trouvé le dîner excellent.

Neumann avait l'air heureux et recueilli. Il mange avec autorité. Vous ai-je dit que décidément M. de Brünnow n'irait pas à Darvonstadt? Du moins on me l'assure. Mais les Russes ont l'amour pour du mystère.

Adieu. à lundi. Ne m'oubliez pas de me répondre sur juin. Commencez à fixer quelque date précise. C'est un grand plaisir de marcher vers un point lumineux. Adieu Adieu. Jamais assez.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 331. Londres, Vendredi 27 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/207>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 331

Date précise de la lettre Vendredi 27 mars 1840

Heure 8 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024
